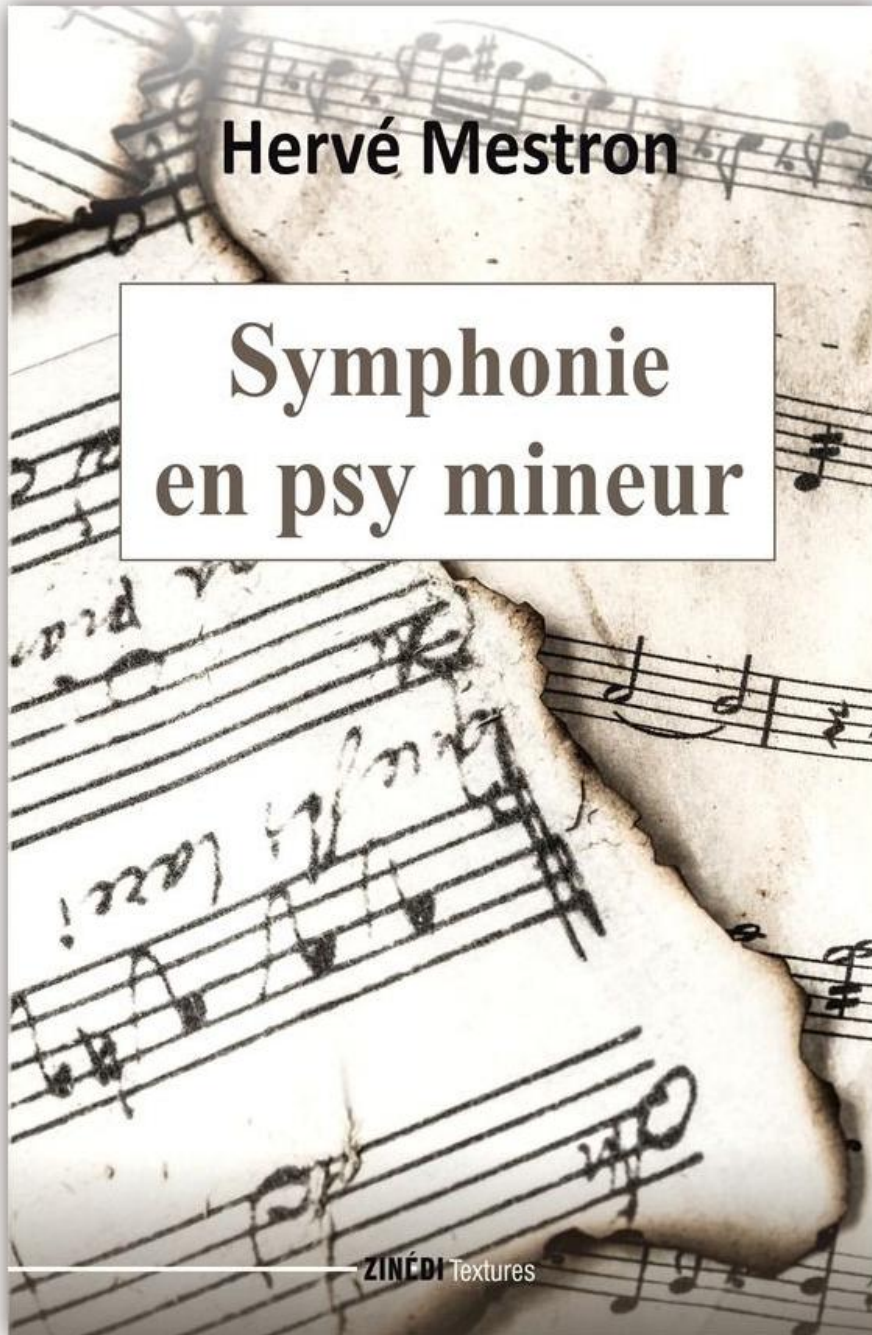


LA FLUTE

Hervé Mestron



© Editions Zinédi, 2019

En tant que thérapeute, il m'a été donné de côtoyer de nombreux artistes et en particulier des musiciens, souvent membres de nos orchestres nationaux, ou bien exerçant en free-lance ou dans des structures à géométrie variable. Moi-même mélomane, j'ai toujours accordé un grand intérêt à la façon dont les musiciens classiques d'aujourd'hui vivaient les contraintes de leur profession. Parfois même le soir j'allais écouter des artistes que j'avais rencontrés la journée dans mon cabinet.

La plupart des gens se laissent submerger par leurs émotions et n'arrivent plus à faire face à leurs problèmes. Beaucoup étaient atteints de maux divers qui dans la majorité des cas allaient jusqu'à les empêcher de jouer.

J'ai eu à traiter des cas de stress, nombreux, de trac, de troubles dermatologiques, de dysfonctionnements temporo-mandibulaire, de troubles auditifs, de dystonies de fonction... Tous ces musiciens suivaient un traitement spécifique dans un climat d'angoisse assez prononcé. Les cas graves concernaient ceux qui avaient dû cesser leur activité, et tous sans exception ressentaient le besoin d'une aide psychologique. Pour beaucoup, cet arrêt marquait un tournant tragique dans leur carrière. Pour celles et ceux qui pratiquaient depuis l'enfance, c'était toute une vie qui s'écroulait, les rêves qui s'effondraient, mais aussi leur avenir.

L'attention portée aux maladies professionnelles des musiciens a permis de lister une série de pathologies directement liées à la pratique d'instruments précis. Des pathologies qui, très vite, créent un empêchement de jouer sans forcément s'accompagner de douleur. Et les musiciens concernés ressentent alors une détresse qu'aucun discours rationnel ne peut endiguer. Derrière les instruments se cachent des personnes et sous la bienveillance musicale se dissimulent des bourreaux et des victimes. Ils sont venus me parler de leurs ténèbres, de façon spontanée, parfois juste pour me raconter une histoire édifiante sur le métier de musicien aujourd'hui.

Voici le cas d'Oslo, flûtiste et chômeur, mis à pied de l'orchestre où il était permanent en raison de ses problèmes avec la bouteille. Il est venu me voir alors qu'il ne travaillait plus depuis plusieurs années. Porté par la recherche des sons purs, il s'est investi dans une nouvelle mission comme savent le faire ceux qui ne connaissent aucune limite à l'excès. Il a peu à peu quitté le cocon des AA pour retrouver la saveur de ses premières sensations musicales.

Bien sûr, Oslo s'est présenté de façon un peu provoquante en arrivant dans mon cabinet. Il était presque nu, habillé d'une feuille de vigne à l'endroit où vous savez. Au-delà d'être entendu, ce musicien avait besoin d'être regardé, comme pour nous rappeler que derrière la flûte se cachait le cœur d'un homme. Mais il avait la foi, convaincu que la musique touchait l'universel au point de pouvoir sauver la planète de ses démons.

Grace à lui, je me suis souvenu que la relation entre musique et nature est à l'origine du monde. Tous deux donnent naissance au dieu Pan, au roseau et aux premières flûtes taillées dans les forêts de druides. Les instruments conduisent des actions diplomatiques avec la météo. Quand l'agriculture demande une eau qui ne vient pas, le musicien est convoqué pour essayer d'amadouer le ciel, ou au contraire, le mettre en colère.

Aujourd'hui, rares sont les musiciens capables de communiquer avec la nature. Beaucoup ont

été coupés de la tradition. Les quelques rescapés sont des aventuriers partis à la recherche de la parole perdue. Comment le musicien du XXI^{ème} siècle peut-il s'inscrire dans une dimension écologique ? Quelle est cette intuition conduisant certains artistes contemporains à reconsidérer leur rapport au monde végétal ?

En interrogeant Oslo, chef de file de la musique maraichère, en écoutant son histoire, il a été possible de reconstituer les axes marquants de sa démarche musicale. Dans ce témoignage, j'ai pu enfin découvrir le sens d'un véritable engagement humanitaire, replaçant le musicien au cœur de la faune sociale.

Selon lui, il n'y avait pas de petite carrière, et surtout, pas de bon ou mauvais public. Au milieu de la foule, il pouvait se trouver quelqu'un ou quelque chose qui transformerait la musique en or. Un bébé dans une poussette peut-être, un vieux courbé sur sa canne, ou un aveugle cherchant la correspondance avec la ligne 7. Oslo avait bataillé dur pour obtenir l'autorisation de jouer dans les couloirs du métro. Evidemment, cela ne correspondait pas tout à fait à ses premières aspirations, mais les temps avaient changé.

Au début, c'était de véritables concerts. Oslo annonçait le titre des œuvres. L'acoustique du couloir de la station Gare de l'Est vendait une générosité de salle de bain. C'était riche en harmoniques et valorisant. Et puis quand même, côté chapeau, ça n'allait pas sur la tête des impôts.

Oslo pouvait choisir de jouer le matin, à l'heure des oreilles propres, ce qui le changeait des programmations entre chien et loup. Cela avait un côté auto entrepreneur, il essayait de vendre des disques aussi, le même, tiré à cinq-cents exemplaires pour limiter le coût. Il s'agissait d'un pot-pourri d'airs connus arrangés par ses propres soins, c'est-à-dire pour flûte seule.

Mais plus personne n'achetait de CD maintenant et le stock lui restait sur les bras. Il faudrait attendre trente ans, le temps que cela revienne à la mode, comme les vinyles, et encore, ce n'était pas sûr. Tout ça prenait de la place dans sa chambre et alourdissait son sac.

Oslo débuta un air sans prendre la peine de l'annoncer. Avant, il apportait des nuances pour colorer la partition, mais il avait depuis réduit son jeu au strict minimum. Dès que le couloir se vidait, il arrêta de jouer puis attendait la nouvelle rame pour reprendre. C'était souvent le même morceau, la Badinerie de Bach, rappelant un dessin animé.

Dans le métro, il se produisait parfois de riches rencontres. Certains chanteurs trouvaient un producteur ou une admiratrice. Un slameur s'était vu proposer un rôle au cinéma. Un joueur de scie musicale avait été embauché chez Leroy-Merlin. Tout pouvait arriver, sauf quand on jouait de la flûte traversière, parce qu'il y avait dans cet instrument, quelque chose qui ne faisait plus rêver les gens.

Alors qu'il était en train de ranger ses affaires, quelqu'un laissa tomber une pièce dans le chapeau et ce micro évènement acheva de déprimer le musicien. Peut-être le payait-on pour son silence. Il n'était même pas question de changer d'instrument, un violon aurait fait probablement un aussi gros bide.

Une fois dehors, sur le parvis de la gare, Oslo eut envie de faire disparaître sa flûte dans une bouche d'égout. Mais cela ne changerait rien à son avenir. Certains instruments appartenaient à un goût d'autrefois.

Les postes de professeurs étaient fermés car les enfants ne prenaient plus le chemin du conservatoire. La musique classique, comme le latin ou le grec à l'école, était devenue une

matière réservée à quelques initiés un peu originaux.

Le dernier orchestre où avait travaillé Oslo venait de mettre la clé sous la porte. Les fonds publics avaient été coupés et les mécènes préféraient investir dans l'aventure spatiale.

Certains instrumentistes s'étaient suicidés, d'autres avaient ouvert une pizzeria, d'autres encore, comme lui, essayaient de trouver des alternatives en acceptant de jouer au chapeau ou en boursicotant sur internet. Dans les générations futures, la musique ne serait plus qu'une ancienne discipline, comme la calligraphie ou l'interprétation des hiéroglyphes. Oslo n'avait pas voulu voir le déclin de la profession. Pourtant c'était là, devant lui. Plus personne ne fréquentait les salles de concert, plus personne n'écoutait de musique, sauf les touristes dans le métro, et encore, parce qu'ils n'avaient pas le choix.

Chez lui, Oslo compta son argent. Il avait encore de quoi payer son loyer et s'offrir quelques sorties entre amis, mais bientôt, quand les vieux auraient déserté les transports en commun, il ne lui resterait plus rien. Voilà, c'était un bilan comme un autre, où se mêlaient nostalgie du passé, stupéfaction devant le présent, et crainte de l'avenir.

Rares étaient les métiers où l'on acceptait les artistes au chômage. Il y avait un secteur qui ne connaissait pas la crise où l'on pouvait se recycler aisément, c'était la Sécurité. Tout le monde pouvait devenir Agent de Sécurité, à condition de savoir se servir d'une matraque et d'un extincteur de CO².

La formation durait trois semaines et ensuite, on était sûr d'obtenir un travail de chien de garde. Oslo tergiversait beaucoup. Certains amis musiciens n'avaient pas hésité à franchir le pas. Ils portaient à présent un uniforme. En cas d'attentat, ils seraient les premières victimes et le Requiem de Mozart sortirait des oubliettes.

Il y avait malgré tout de bons plans dans la Sécurité. Oslo connaissait un tromboniste à l'institut médico-légal. Son travail consistait à garder les morts et empêcher d'éventuelles intrusions sur le site. Dans sa guérite, il avait lu l'œuvre de Proust en deux mois. Il pouvait aussi jouer du trombone la nuit, cela ne dérangeait personne.

La Sécurité avait le vent en poupe, personne n'y échappait. Aujourd'hui, une boulangerie de quartier devait employer un cerbère, sinon les gens n'achetaient plus de pain.

Oslo résistait encore, comme un artiste rebelle. Il croyait davantage à l'éducation des hommes qu'à la vague sécuritaire, mais le pays en guerre se battait contre des ennemis invisibles.

Son téléphone vibra et afficha un numéro inconnu. Oslo se jeta dessus, comme un chien sur un os.

- Ici le cabinet du ministère de l'agriculture, prononça une voix féminine.

Quelqu'un nous a donné vos coordonnées. Nous sommes à la recherche d'un flutiste.

- C'est pour un concert ? demanda le garçon, surpris.

- Oui, même pour plusieurs concerts. Quand pouvons-nous vous rencontrer ?

Il le savait, il ne fallait jamais cesser de croire. Tout en se préparant pour le rendez-vous, Oslo se demanda quels étaient les autres musiciens pressentis. Il s'agissait sûrement d'une soirée privée organisée dans un hôtel particulier à Paris, avec des ministres et des chefs d'entreprises.

Sans doute leur demanderait-on de s'habiller comme des laquais pour recréer une ambiance Louis XIV. Aujourd'hui, pour exercer son art, un musicien doit être capable de porter une perruque et des escarpins à boucle.

Le rendez-vous se situait en banlieue parisienne, dans une zone d'entrepôts désaffectés. L'adresse n'était pas très précise. D'anciens rails de chemin de fer ponctuaient le sol. C'était assez improbable comme lieu de rencontre et Oslo songea à un traquenard. Quelle naïveté ! « Ici le cabinet du ministère de l'agriculture ». Il avait répondu à une blague de trompettiste, pathétique ! Dans cette époque incertaine, Oslo avait perdu tout discernement. Comment avait-il pu marcher dans cette combine ? Certains prétendaient que le monde moderne ne pouvait plus se construire sur les épaules des artistes et ils avaient raison. La rationalité était la seule arme contre le chaos.

Une voiture s'engagea sur le chemin caillouteux. Une sorte de paquebot avec vitres teintées. Je vais me faire massacrer, songea Oslo. Le pire, pour un flutiste, c'était de se faire éclater les lèvres. Certains racontaient que des brigades spéciales avaient été constituées pour casser du muscos tellement ils faisaient tâche dans la société. Personne ne signalait jamais leur disparition, les corps servaient pour la médecine ou même pour certains restaurants associatifs, c'était difficile de savoir, info ou intox ?

La fille du ministère de l'agriculture lui expliqua que la salle se trouvait un peu plus loin, dans une friche réhabilitée. La fonctionnaire chercha la bonne clé dans son trousseau puis ouvrit une porte coupe-feu située sur le côté du bâtiment. Oslo s'attendait à une salle de concert aménagée. Il resta sans voix en découvrant une serre de 500m². Alignées en rang d'oignons, des milliers de plantes sillonnaient l'espace. L'atmosphère était moite, étouffante.

— Impressionnant, n'est-ce pas ? On va commencer par un concert d'une heure. Tous les jours à dix-huit heures, c'est possible ? demanda la fille du ministère. Quelque chose ne va pas ?

—Et... et la scène ? demanda Oslo.

— Quelle scène ? Vous jouerez au milieu des plantes, ou en marchant dans les allées, comme vous voulez. Nous ne savons pas encore combien de temps va durer l'expérience. Mais si nous nous arrêtons au bout d'une semaine, vous serez quand même payé pour les trois mois prévus, c'est normal. Je vous laisse une clé. N'oubliez pas de fermer derrière vous quand vous partirez, il y a des chats errants dans le secteur. Une dernière chose, je vous demanderais de bien noter les œuvres que vous jouerez, c'est important pour les paramètres d'études et de mesures.

— Mais... le public ? questionna Oslo.

— Il est là. Nos plantes n'attendent que vous et votre musique. Je vous souhaite de prendre du plaisir. Ma secrétaire vous enverra un contrat demain, par mail. En cas de problème, n'hésitez pas à m'appeler. Bonne soirée ! Ah, j'allais oublier, il y a des caméras plantées un peu partout dans la serre, ne vous inquiétez pas, c'est normal !

Enfant, Oslo avait commencé par le piano. Il était tombé sur une vieille dame qui n'aimait pas les enfants, et il avait arrêté au bout de deux ans.

Son père lui avait ensuite conseillé la flûte, rapport au fait que cela rentrait dans un coffre de voiture. Il avait étudié avec un jeune homme, 1^{ère} flûte de l'orchestre de Mulhouse, et il reconnaissait, avec le recul, que tout avait été assez facile. Diplômes et récompenses avaient fleuri son parcours. Et aujourd'hui, pour fêter cet accomplissement, Oslo était convié à jouer,

seul, dans une serre perdue en banlieue parisienne, devant des pieds mis en terre gardés par des caméras de surveillance. Il allait signer un contrat d'artiste avec le ministère de l'agriculture, et il devait considérer cela comme une promotion. Combien de musiciens au chômage auraient aimé être à sa place ? Beaucoup.

Jamais un tel silence ne l'avait entouré, sauf une fois, peut-être, dans l'Himalaya. Il avait sorti une flûte en bois de son sac et joué, face au ciel, devant les cimes enneigées. Aujourd'hui, dans la serre, la qualité d'écoute était juste exceptionnelle. Oslo avait l'impression que les fleurs s'étaient dressées dès l'instant où il avait commencé à jouer le *Syrinx* de Debussy et sentait, autour de lui, des bruissements silencieux, des respirations retenues et des éclosions d'éveil. Lui-même s'entendait avec une oreille nouvelle, comme si, d'une certaine manière, dans cette mise en scène incongrue, cette végétation le renvoyait à lui-même. Dans les couloirs du métro, il avait pris l'habitude de jouer fort, presque de crier, et il découvrait aujourd'hui combien sa voix, transmise par la flûte, avait perdu de sa fraîcheur. Sa sonorité lui déplaisait et il aurait voulu s'arrêter, reprendre. Mais il devait continuer, mécaniquement, et ses doigts se mirent à trembler, ses lèvres devinrent sèches.

Il reçut le contrat le lendemain, comme prévu, et il apprécia le cachet pour cette série de petits concerts d'une heure dans un jardin d'hiver. Durant la matinée, il travailla sa sonorité en montant et descendant des gammes. Le soir, devant les plantes, il était déjà moins ridicule que la veille. Au fil des jours, il retrouva une certaine assurance. Il commençait par une pièce joyeuse. À la fin, dans le calme obscur du silence, il percevait l'adhésion des végétaux. Il avait l'impression de recevoir un signe de gratitude.

C'était peut-être le fruit de son imagination. Il en ressortait transformé et en partant, lorsqu'il tournait la clé dans la serrure de la serre, il avait l'impression d'enfermer ses secrets dans un lieu sûr.

Devant ses amis, Oslo aurait voulu tout raconter, décrire cette expérience unique, mais il avait peur du ridicule. Comment expliquer, sérieusement, qu'il menait une nouvelle carrière de soliste pilotée par le ministère de l'agriculture et que le public, nombreux et indéfectible, se composait de plantes vertes de toutes natures.

Comment expliquer, sans passer pour un type totalement brûlé du cerveau, que ce qu'il ressentait dans la serre tenait du domaine de l'incommunicable. Malgré le fait de jouer les mêmes œuvres, il en retirait toujours le fruit d'une expérience forte et renouvelée.

Comment révéler aussi qu'au début, il avait eu le trac devant ces tiges vertes et comment il avait dû faire des efforts pour reparaitre devant elles sans trembler et trouver la juste sonorité pour capter leur attention.

C'était quelque chose dont il ne pouvait pas parler avec ses amis ni avec quiconque de normalement constitué. En réalité, il ne savait s'il devait se réjouir ou non de cette expérience qui illustrait la déchéance du musicien d'aujourd'hui, heureux de se produire, faute de mieux, devant un public végétal.

La fille du ministère de l'agriculture lui avait laissé entendre que nombreux avaient été les musiciens qui avaient décliné l'offre. Ce n'était pas sans mal qu'elle avait trouvé un flûtiste acceptant ce type de performance. Oslo avait senti un peu de compassion dans sa voix. Au

bout des trois mois, il reçut un virement correspondant au montant de ce qui était prévu. La question fut ensuite de savoir si Oslo devait inscrire cette collaboration avec le ministère de l'agriculture dans son CV. Après tout, il avait bien été embauché comme musicien, non comme jardinier. Bien entendu, il ne fit aucune allusion au public, ni même à ce lieu perdu au fin fond d'une friche industrielle car cela ne regardait personne.

Oslo se demandait encore pourquoi il avait été invité à jouer dans une serre. Le ministère de la culture avait-il fusionné avec celui de l'agriculture ? Bientôt, ce ne fut plus qu'un ancien souvenir assez plaisant à évoquer, le soir, au moment de se coucher, après une journée éreintante passée à égrainer des sons dans les couloirs du métro. Oslo ne se déplaçait plus sans une plante verte qu'il déposait à côté du chapeau, telle une mascotte. Et les gens s'arrêtaient pour caresser la plante et déposer une pièce dans le sous-pot.

Oslo avait appris à s'économiser et ne jouait plus que par intermittence, comme pour recharger la plante qui avait besoin de musique pour tenir droite.

Un matin, la fille du ministère de l'agriculture l'appela au téléphone. Elle était excitée et sa voix vibrait. Oslo remarqua qu'elle s'adressait à lui avec une sorte de déférence. Un laboratoire scientifique venait de livrer ses conclusions sur l'expérience pratiquée dans la serre.

— Nos scientifiques ont calculé que la musique classique entraînait une croissance accrue des plantes. En effet, un plant exposé à la musique double quasiment de taille. D'autre part, on a pu constater que lorsque l'on joue une succession de notes correspondant aux acides aminés d'une protéine, on voit une augmentation du taux de synthèse de la protéine. Grâce à vous, Mr Oslo, nous savons que la musique aide à combattre les maladies et détruit le sclerotina, un champignon qui fait pourrir les salades. Nous le savions déjà, les plantes sont des êtres vivants : elles possèdent une sensibilité qui leur est propre. La plante naît, croît, vit, dépérit ou prospère, se dessèche, puis meurt... Vous m'écoutez ?

— Je suis là.

— Cependant, malgré beaucoup de similitudes, les plantes et les animaux ou les humains n'ont pas la même sensibilité : les animaux et les humains tirent leur sensibilité de leur système nerveux, ce qui n'est pas du tout le cas des plantes. Pour autant, elles réagissent à la musique classique de façon extraordinaire, ce qui nous ouvre des perspectives très intéressantes pour l'avenir de notre planète. Aussi, M. Oslo, nous aimerions vous proposer un CDI afin de pouvoir travailler avec vous, sur du long terme.

— Sur du long terme ?

— Cela vous pose un problème ?

— Non, pas du tout.

La société avait changé. A présent, c'était chic d'apprendre à jouer d'un instrument, ne serait-ce que pour son petit jardin personnel, ou pour charmer son pot de géranium sur le balcon. D'une façon générale, tout le monde avait envie de faire du bien à la terre, aux plantes, aux hommes, à la planète. On surnomma Oslo « le flutiste des salades ». En plus, pour le développement de la musique, le ministère de l'agriculture venait de voter un budget conséquent, qu'aucun ministère de la culture n'avait jamais atteint.